

## COMPTE RENDU

*L'emprise de la grammaire. Propositions épistémologiques pour une linguistique mineure.* By Nick Riemer. (= *Collection Langages*).

Lyon: ENS Editions, 2021. 172 p. ISBN 979-10-362-0407-4 € 21,00

Compte rendu par Sémir Badir (FNRS – Université de Liège)

Sans doute toute approche épistémologique de la linguistique entreprend-elle de “montrer au linguiste ce qu’il fait”, selon une formule épistolaire de Ferdinand de Saussure<sup>1</sup> (1857–1913) que la postérité a rendue célèbre. Il est possible toutefois, au cœur de cette entreprise, d’insister sur l’objet de la linguistique (“ce qu’il fait”), ainsi que Saussure lui-même concevait le projet de la linguistique générale, ou bien, tout différemment, de mettre l’accent sur le fait d’une pratique linguistique (“ce qu’il *fait*”), et dans ce cas la formule se conçoit mieux au pluriel – *montrer aux linguistes ce qu’ils font*, car l’évidence empirique inviterait, de prime abord, à considérer une variété, sinon même une diversité, d’intentions, de gestes argumentatifs, de styles animant les pratiques de connaissance inhérentes aux linguistes. Sauf, il est vrai, à réduire ces pratiques à un “faire science” capable de les subsumer toutes. Tel est, parfois – Nick Riemer écrit *souvent* –, le type de déclaration à prétention épistémologique que l’on trouve sous la plume des linguistes les mieux intentionnés: l’idéal de la science réglerait la conduite des linguistes dans l’ensemble de leurs recherches, des choix d’objet, d’analyses, de modes d’exposition et d’enseignement. Prétention éventuellement louable mais qui a au moins le défaut de ne pas s’expliquer d’elle-même. Le dernier terme de la formule saussurienne, *montrer*, paraît alors tout aussi déterminant pour la caractérisation des approches épistémologiques. À prendre pour objet d’étude la pratique des linguistes, que cherche-t-on à montrer au juste? Ce qu’ils sont supposés faire, ce qu’ils devraient faire, ou ce qu’ils font réellement? Selon les deux premières options, montrer revient toujours au final à *démontrer* par une rationalisation théorique la nécessité de normes intégrées à la production du savoir linguistique, quand bien même leur application fait défaut dans des proportions plus ou moins appréciables; dans la troisième option, en revanche, cela consiste à *rendre compte* de difficultés théoriques et problèmes d’application dont l’arbitrage diversement argumenté par les linguistes justifie la diversité du champ disciplinaire même.

---

1. Lettre de Saussure à Antoine Meillet du 4 janvier 1894 (Saussure 1964: 95).

Nick Riemer opte résolument pour cette dernière approche. Comme le linguiste en lui ne se dissocie pas de l'épistémologue penché sur la discipline linguistique, il choisit, dans un même mouvement global d'argumentation, de défendre une linguistique de la diversité et une approche épistémologique justifiant cette conception même. Il s'agit, d'une part, de défendre une conception humaniste du savoir linguistique, ouverte à la variété des points de vue épistémiques se portant sur un objet donné. La linguistique relève à bon droit, pour Riemer, du champ des sciences humaines – champ qu'il lui semble au demeurant préférable de dénommer *humanités*, ainsi qu'on le fait dans le monde anglophone (*Humanities*), afin de mettre en évidence la dimension historique et culturelle des objets linguistiques, laquelle dimension ne ressort pas aussi clairement lorsque les sciences humaines ne sont pas distinguées des sciences sociales. Il s'agit, d'autre part, de promouvoir une épistémologie herméneutique, inspirée par des préceptes selon lesquels l'acte d'interprétation n'est pas dissociable du geste de connaissance, de sorte que la pluralité des interprètes induit à regarder les connaissances relatives à un même objet comme intrinsèquement variées. De l'entrecroisement de ces deux partis pris, il résulte que la linguistique, en se connaissant comme science humaine, se démarque en outre des pratiques des sciences naturelles, pour laquelle demeurent appropriés les préceptes, à la fois descriptifs et normatifs, de l'épistémologie "scientifique", "classique" et "naturaliste" – tous qualificatifs qu'il faudrait interroger de façon critique mais que la position monopoliste de cette épistémologie empêche ordinairement d'entendre.

Il semble que doive ainsi se rejouer aujourd'hui une confrontation entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften* dont le statut gnoséologique de la linguistique soit l'enjeu. On se rappelle que chez Wilhelm Dilthey (1833–1911), qui avait plébiscité la dichotomie de ces champs disciplinaires, la question était de déterminer la place, dans l'un ou l'autre de ces champs, de la psychologie et de la sociologie. Pour la grammaire qui se développe dans leur sillage, pour la linguistique qui advient à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle, le débat autour d'une telle question ne paraît pas avoir eu d'impact véritable sur les pratiques des linguistes. Certes, la linguistique générale a théorisé à plusieurs reprises, avec des modalités diverses, l'objet de la linguistique; certes, les études d'épistémologie, surtout en France, se sont portées sur la linguistique et ont interrogé ses méthodes et ses pratiques. Mais, ainsi que l'observe Riemer, les retombées de ces réflexions sont finalement assez faibles sur les pratiques qu'on peut observer auprès de la grande majorité des linguistes, "comme si tout était à inventer dans ce domaine, et que personne n'avait abordé les questions épistémologiques que soulève la comparaison des langues" (p.15).

Les propositions défendues dans le livre ne sont donc pas toutes originales, loin s'en faut. Riemer le reconnaît volontiers et convoque à l'appui de ses arguments plusieurs auteurs, linguistes et philosophes, parmi lesquels Wittgenstein (1889–1951), Quine (1908–2000), Charles Taylor et François Rastier. Mais ces propositions, à contre-courant du courant dominant, sont portées là où le courant dominant domine: la grammaire. En somme, quand Rastier (2001: 7–8) distingue deux tendances conceptuelles en sciences du langage, l'une, majoritaire, dite "logico-grammaticale", l'autre, minoritaire, dite "rhétorique/herméneutique", Riemer entend batailler pour les thèses herméneutiques précisément sur le terrain de prédilection des partisans du camp opposé. Le livre produit dès lors une impression d'encerclement, les trois premiers chapitres multipliant les angles d'attaque. Le premier chapitre (13–41) campe les positions des uns et des autres en présentant leurs armes épistémologiques principales. Le chapitre 2 (43–77) harcèle (si l'on nous permet de filer la métaphore) les positions tenues par les typologistes, en tâchant de les faire basculer d'un camp vers l'autre. Le chapitre 3 (79–107) détruit les avancées auxquelles le camp ennemi a pu prétendre sur la sémantique, qui demeure un terrain de choix pour les herméneutes. Ces trois chapitres peuvent être synthétisés ensemble, car ce sont les mêmes arguments qui s'y affûtent et portent des coups sur les thèses dominantes. Un dernier chapitre (109–145) relance le débat sur un autre versant que l'épistémologie, à savoir du côté de l'enseignement – ce chapitre 4 est de loin le plus original et fera l'objet d'une présentation à part.

La métaphore polémologique n'a pas été avancée gratuitement. La défense des thèses herméneutiques provoque le plus souvent chez Riemer l'attaque des thèses adverses. Le ton reste assurément maîtrisé, et l'on ne trouve dans ce livre aucun argument *ad hominem* risquant d'amoindrir la portée du débat. Mais celui-ci n'est pas seulement placé sur une scène historique suffisant à attester de la réalité d'une confrontation épistémologique parmi les linguistes. Il prend plutôt la forme d'un exercice spéculatif relatif à la finalité des travaux linguistiques et débordant largement des préoccupations ordinaires des linguistes. Ainsi, lorsque Riemer s'attache à démontrer l'impossibilité d'une quelconque objectivité en linguistique, il n'a pas en vue de modifier en profondeur les *pratiques* des linguistes, encore moins de saborder les *objets* – les grammaires des langues – que ces linguistes cherchent à atteindre, mais il entend restaurer le cadre, qui s'est empoussiéré et était devenu un peu branlant, dans lequel ces pratiques et objets peuvent (et doivent) faire sens au-delà du milieu académique. L'attaque de certaines thèses vise à ce que les linguistes *renoncent* à certaines prétentions et adoptent par voie de conséquence une position plus modeste quant à leur idéal de science, et plus dialogique (en tout cas moins exclusive) à l'égard de leurs productions de savoir. Tel est le sens à accorder, *in fine*, à l'expression "pour une linguistique

mineure” donnée en sous-titre de l’ouvrage. La linguistique défendue dans le livre est “mineure” non seulement parce que sa conception est encore minoritaire parmi les linguistes, mais encore parce qu’elle est appelée, en raison des arguments avancés, à garder une position de modestie épistémologique dans son projet même de connaissance.

Le concept d’objectivité concentre tous les aspects à combattre par une épistémologie herméneutique qui fait de l’*interprétation* le principe incontournable de la recherche. Parmi ces aspects, il faut évoquer d’abord la grammaticalité, laquelle suppose une intersubjectivité sans accident, par conséquent unanime; or il n’est pas vrai que le sentiment linguistique soit uniment partagé par les locuteurs (p.25–27; avec un exemple éloquent, p.67). Qui plus est, le besoin de trancher entre le grammatical et le non-grammatical n’est pas une passion largement répandue: la “raison scolastique”, comme l’a mise en avant Pierre Bourdieu (1997), réfractaire au contradictoire et à l’indistinct, est loin de contraindre l’usage *ordinaire* de la langue. Le deuxième aspect de l’objectivité à prendre en considération est l’efficacité de l’analyse grammaticale; celle-ci aurait un pouvoir d’explication et de prédiction quant au fonctionnement de la langue. Là encore, une telle prétention doit être relativisée: elle ne se vérifie que dans le cas des manifestations de langue les plus élaborées, à l’écrit et dans des registres où la maîtrise est exigée (cf. Payne 2005, qui parle de discours “surveillé”), et elle ignore la prégnance, dans l’usage ordinaire, du multilinguisme. En outre, l’efficacité de la grammaire est infirmée par le peu d’impact des livres de grammaire dans l’apprentissage d’une langue vivante (p.27–30). La description grammaticale est pourtant façonnée à partir de tels crédos: les catégories grammaticales sont discrètes et hiérarchisées jusqu’à l’élaboration d’un objet “langue” individualisé (partant, monolingue) qui, le plus souvent, permet de mettre à part toute considération sur le lexique; et la grammaire, en tant qu’objet à décrire, connaîtrait une visée axiologique – ainsi qu’on l’entend quand le grammairien parle de la “correction” grammaticale d’une phrase (p.57). La variété est doublement écartée dans cette manière de faire: elle est réduite dans l’objet décrit; elle est déniée ou dévalorisée dans le discours de la description. Autrement dit, la grammaire, à la fois description et objet décrit, se veut unitaire. Mais qui exerce cette volonté, en fait? Seulement le linguiste, en raison de son exigence d’objectivité.

Ces deux premiers arguments sont formalistes; ils supposent que la pratique d’analyse du linguiste suffit à asseoir, par elle-même, grâce aux ressources rationnelles, son objectivité. Le troisième argument avancé par les linguistes en faveur de l’objectivité est substantialiste: l’objet de la linguistique, affirment-ils, a un corrélat mental direct. Parmi les objections (nombreuses) que l’on peut adresser à un tel argument, Riemer avance celle-ci: “si la linguistique cible des structures biologiques, elle se trouve dans l’obligation de présenter des analyses définitives

et singulières de ces objets. Or, Langacker fait le contraire [...]; le fondateur de la grammaire cognitive se voit obligé de reconnaître la multiplicité des analyses possibles, sans pouvoir trancher entre elles” (p.31). À nouveau, il est frappant que l’objection retenue ne pointe rien d’autre que la pratique même du linguiste. Une épistémologie ainsi conçue ne prétend pas dire ce que la linguistique *devrait* être, ainsi que tout débat théorique tenu par les linguistes tend à le faire; mais elle consiste à observer ce qui s’y passe vraiment et à ajuster *en conséquence* ses postulats. De manière analogue, dans la discussion qu’il mène avec Martin Haspelmath, l’un des représentants les plus en vue de la typologie linguistique et le promoteur de la notion de “concepts comparatifs”, Riemer prend acte, simplement, de l’hypothèse des concepts comparatifs, et du pas qu’elle est en train de prendre sur l’hypothèse des universaux linguistiques, pour récuser l’exhaustivité théorique à laquelle prétendent non seulement les typologistes cognitivistes mais encore les grammairiens eux-mêmes. Les concepts comparatifs n’ont pas à subir la “dévalorisation de leur statut ontologique” (p.52) au bénéfice d’une objectivité grammaticale concédée par ailleurs. Au contraire, leur statut ontologique mérite de servir d’exemple pour toute pratique d’analyse linguistique. Au lieu de “langue” et de “grammaire”, on gagnerait ainsi à parler de “représentations grammaticales” (p.69); on peut souhaiter que celles-ci soient éclairantes pour les faits de langue étudiés sans pour autant laisser supposer qu’elles soient explicatives définitivement. En prenant davantage de recul, dans la suite du chapitre 2 Riemer rend compte de discussions au sujet de la possibilité de déterminer une théorie quelconque, linguistique ou physique, par les données empiriques (p.70–77). Le commentaire qu’il fait d’une justification de Jürgen Bohnemeyer, partisan d’une sémantique externaliste, indique que les conclusions de ce débat auront de toute façon peu d’incidence sur les pratiques réelles, et cela même plaide pour une approche épistémologiquement accueillante: “Il faudrait réimaginer la linguistique, y compris la grammaire descriptive, comme un ensemble de pratiques intellectuelles et imaginatives à géométries variables, chacune devant être interprétée comme le résultat d’une rencontre herméneutique entre les pratiques langagières et les pratiques explicatives, aucune d’elles ne pouvant revendiquer un statut hégémonique” (p.76).

Le dernier argument pour la défense de l’objectivité des pratiques linguistiques, – dernier, il l’est notamment en raison de son aspect sommaire, proche de l’intuition et du sens commun, – est que la linguistique est une science empirique. Or une telle affirmation n’a pas l’évidence qu’elle suppose. Elle ne l’a pas en tout cas pour l’analyse sémantique, et il faut aussitôt ajouter qu’une analyse grammaticale, ou même une analyse phonologique, ne sauraient se faire en toute indépendance d’une analyse sémantique. L’empirisme de la sémantique est en fait attaché à des contextes particuliers, lorsque le locuteur fait attention de façon concrète

aux effets de ses propos, tel, par exemple, un apprenti en cuisine indiquant à un autre apprenti, en alliant le geste à la parole, comment l'action de *fouetter* (une sauce) doit se distinguer de la *remuer* (p. 102). L'empirisme de la sémantique serait ainsi une *valeur ajoutée*, observable dans des "pratiques situées, conjoncturelles et interprétatives" (p. 105), non un principe général exploitable pour son analyse.

À ce stade se pose tout de même un problème d'argumentation. Si l'épistémologie herméneutique est pluraliste, ne pourrait-elle accueillir débonnairement, au même titre que d'autres représentations, les représentations grammaticales d'une épistémologie scientiste? Une analogie avec le champ politique pourrait décider contre cette suggestion: les ennemis de la démocratie ne devraient pas pouvoir profiter du pluralisme démocratique pour propager leurs idées. Le problème est donc de savoir si ce scénario d'intégration est pertinent dans le cadre des débats épistémologiques (sachant que d'autres cadres en offriraient le contre-exemple). De prime abord, on aurait tendance à penser que oui. Si une théorie A admet  $x$  hypothèses de représentation grammaticale et qu'une théorie B en admet seulement une, à savoir la représentation grammaticale  $b$ , non seulement  $b$  fait *a priori* partie de l'ensemble des hypothèses admises par A, mais la théorie B qui soutient cette hypothèse (en l'expliquant et en lui conférant de la valeur) devrait pouvoir être incluse dans la théorie A. Une représentation grammaticale objective serait par conséquent justifiable par une épistémologie herméneutique pourvu que celle-ci rende compte des conditions de l'objectivité au même titre que d'autres conditions pour d'autres représentations grammaticales. Dans cette perspective, cette épistémologie herméneutique ne se situerait pas au même rang que l'épistémologie scientiste; elle la subsumerait en assignant des limites à ses enjeux et à sa légitimité. Or, ainsi qu'on l'a vu, Riemer accorde bien une certaine légitimité à la description grammaticale traditionnelle et ne souhaite pas même qu'elle soit modifiée. Le scénario d'intégration a donc une vraisemblance épistémologique. Pourquoi faut-il alors que la défense des vues herméneutiques passe néanmoins par une critique en règle des représentations scientistes? Eh bien, pour des raisons qui ne relèvent pas de la logique de la connaissance en général mais qui sont nécessairement liées aux pratiques particulières des linguistes.

En linguistique, il n'y a pas moyen d'échapper au positionnement idéologique. À la suite d'autres penseurs qui ont commenté l'épistémologie des sciences du langage (Pêcheux 1975, Deleuze & Guattari 1980, Chiss 2011, Sorlin 2012), Riemer pointe du doigt les implications politiques de toute forme de savoir linguistique. Même l'apolitisme déclaré (et observé) se révèle y être une forme de positionnement idéologique, privilégiant le statu quo social (p. 117). Ces implications sont particulièrement actives dans l'enseignement et dans la transmission, pratiques peu dissociables des pratiques épistémiques des linguistes. On peut considérer en effet que toute analyse linguistique, pourvu qu'elle se porte sur des

langues qui demandent à être connues par le biais des locuteurs, instaure une situation d'enseignement et de transmission entre le linguiste enquêteur et son informateur. Le locuteur transmet des usages par lesquels le linguiste en apprend sur sa langue, mais en retour l'enquêteur transmet à l'informateur des formes d'attention et de compréhension relatives à la langue par lesquelles celui-ci en apprend sur le mode de réponses attendues de lui. La proposition de Riemer est que les deux positions ethnographiques, émique et étique, doivent se dialectiser dans l'enquête linguistique (p. 112), de manière que les grammaires, en guise d'"objets épistémologiques construits" (p. 113), participent à un idéal de délibération démocratique: chacun, l'enquêteur comme l'informateur, vient avec un certain type de connaissances (qu'il ne s'agit certes pas de rendre indifférent) en vue de la construction d'un bien commun – d'un bien transmissible et enseignable. Cette proposition va à l'encontre de l'enseignement traditionnel de la grammaire, où l'autorité scientifique de la discipline se donne pour indiscutable, les langues enseignées ayant été réduites, pour des motifs d'efficacité pédagogique (supposée), à des idéalisés normés entièrement compatibles avec le métalangage d'une langue occidentale (l'anglais, dans la plupart des cas). La normativisation serait un moindre mal si, par ailleurs, la diversité réelle, et bien souvent conflictuelle, des approches et des analyses linguistiques ne donnait une impression d'arbitraire généralisé, y compris sur les fondements théoriques et méthodologiques. En cela, les pratiques des linguistes sont bien éloignées du consensus de rigueur dans les sciences naturelles. Comment croire que ces pratiques polémiques et autoritaires y tendent seulement?

En apprenant aux étudiants à théoriser le monde humain, en les encourageant à élaborer des généralisations toujours nouvelles, en les invitant à manier et à défendre des dispositifs analytiques qu'on peut fort bien valoriser comme des produits de l'inventivité et de l'imagination humaines, mais ne jamais justifier comme des résultats scientifiques uniques et définitifs, on amène les étudiants, lors d'une étape importante de leur développement intellectuel, à s'habituer dans le registre intellectuel aux pratiques de domination arbitraire sur lesquelles repose l'ordre politico-économique international. (p. 136)

Comme en témoigne cette citation, la mise en évidence des rapports de pouvoir existants dans les pratiques de savoir ne mènent pas ici à une sorte de sociologie de la science. Elle montre que la raison épistémique n'est pas détachée de gestes passionnels et d'effets idéologiques. La grammaire exerce sur le linguiste un attrait, voire un ascendant intellectuel – une *emprise* – qu'il doit pouvoir reconnaître s'il ne veut pas en être dupe.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bourdieu, Pierre. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris: Le Seuil.
- Chiss, Jean-Louis. 2011. “Les linguistiques du XIX<sup>e</sup> siècle, l’‘identité nationale’ et la question de la langue”. *Langages* 182.41–53. <https://doi.org/10.3917/lang.182.0041>
- Deleuze, Gilles & Félix Guattari. 1980. *Milles plateaux*. Paris: Minuit.
- Payne, Thomas E. 2005. “Introduction”. *Studies in Language* 30.235–243.
- Pêcheux, Michel. 1975. *Les vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*. Paris: Maspero.
- Rastier, François. 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris: Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.rast.2001.01>
- Saussure, Ferdinand de. 1964. “Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet publiées par Émile Benveniste”. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21.89–130.
- Sorlin, Sandrine. 2012. *Langage et autorité*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

### *Adresse de correspondance*

Sémir Badir  
Département d’Études romanes  
Université de Liège  
3 place Cokerill  
4000 LIÈGE  
B e l g i q u e  
semir.badir@uliege.be

### *Historique de la publication*

Date received: 15 November 2022  
Date accepted: 16 November 2022  
Published online: 29 November 2022